

**À propos de la publication de Alice Jean E. LUNN,
Développement économique de la Nouvelle-France, 1713-1760.
Les temps de l'histoire au Québec**

Jacques Mathieu

Volume 41, Number 1, Summer 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/304524ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/304524ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this note

Mathieu, J. (1987). À propos de la publication de Alice Jean E. LUNN, *Développement économique de la Nouvelle-France, 1713-1760*. Les temps de l'histoire au Québec. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 41(1), 71–75. <https://doi.org/10.7202/304524ar>

**A propos de la publication de Alice Jean E. LUNN,
*Développement économique de la Nouvelle-France, 1713-
1760. Les temps de l'histoire au Québec***

JACQUES MATHIEU
CELAT
Université Laval

L'histoire est produite de son temps! A ce titre, elle révèle plus sur le producteur et son contexte que sur la période étudiée. De fait, à mesure que se sont multipliés les travaux historiographiques, cette assertion a été communément admise et a pris l'allure d'un postulat. Comment expliquer, dans cette perspective, la publication en 1986 d'une thèse complétée en 1942? Tout comme les rééditions parues au Québec au cours des dernières années?

La parution de cet ouvrage fournit un exemple intéressant du curieux destin qui attend parfois la production historique. Cet écart de plus de quarante ans entre la production et la publication invite à conduire une réflexion sur la pratique de la discipline et son évolution. Il offre un recul suffisant pour tenter de comparer deux temps de l'histoire du Québec. Il pose finalement la question de la durée et des valeurs d'une oeuvre historique.

A n'en pas douter, publier en 1986, en traduction française, une thèse rédigée en 1942, c'est d'abord en reconnaître la valeur, livrer un témoignage d'appréciation sur la qualité d'une démarche et honorer son auteure. A. J. E. Lunn, dont les recherches ont été largement mises à contribution par la suite, méritait pleinement qu'on lui rende un semblable hommage.

La parution de cet ouvrage soulève par ailleurs une double question de contexte: ce qui en a empêché la publication au temps de sa production et ce qui la rend pertinente aujourd'hui. Enfin, les responsables de la publication — Pierre Harvey, directeur du Centre de recherche en histoire économique et sociale du Québec, Cameron Nish, préfacier et maître d'oeuvre de l'entreprise, ainsi que Brigitte Monel-Nish qui en a assuré la traduction — misent sur l'avenir, en espèrent des retombées, veulent en faire un instrument de promotion. Voilà donc plusieurs temps et plusieurs contextes différents de pertinence qui, dans chaque cas, touchent les aspects sociaux et cognitifs d'une production savante.

[71]

Depuis une dizaine d'années, il est devenu courant d'analyser le construit scientifique comme un fait social¹. Aussi, dans la foulée du rejet de l'histoire strictement événementielle et descriptive, l'histoire vue comme un simple apport à la connaissance du passé a subi des critiques virulentes! «Prétendre que l'histoire est une science cumulative, à l'image des sciences de la nature, relève de la supercherie ou de l'utopie.»² La parution de l'ouvrage de Lunn paraît ainsi aller à contre-courant des tendances scientifiques. Mais en même temps, elle ne se présente pas comme un fait isolé ou singulier. Elle va de pair avec les nombreuses rééditions d'ouvrages anciens: E. Salone, G. Filteau, P.-G. Roy, G. Lanctôt, T. Chapais, etc. Il importe de mieux cerner ce phénomène qui met en cause la valeur et la nature des travaux d'hier et d'aujourd'hui en fonction de leurs fondements cognitifs et de leur pertinence sociale. En quoi donc se particularise cette production qui, à première vue, a les qualités et les faiblesses des travaux de cette époque? Sur quoi repose sa valeur scientifique actuelle?

Au plan du contenu, l'ouvrage de Lunn se distingue par l'éventail des sources consultées. Il s'agit évidemment des sources classiques à l'époque, c'est-à-dire, les correspondances. On ne saurait leur demander des précisions qui ne se retrouvent que dans les données individuelles comme les registres d'état civil ou les actes notariés ou judiciaires. Par contre, l'inventaire de l'auteure a été exhaustif. Les séries B, F₃ et les ordonnances complètent à bon escient la série C^{11a}. Cette étude livre donc un témoignage précis et nuancé de la perception des autorités de la colonie entre 1713 et 1760. Elle fournit une base empirique solide, enrichie par l'examen minutieux et la confrontation des témoignages. Là réside en bonne partie la valeur de cet ouvrage.

Malgré les qualités de la démarche de l'auteure, ses conclusions résisteraient assez mal à une analyse critique serrée. Au départ, les notions de progrès et de développement auraient été relativisées, ressortant de l'évidence que dans un pays neuf, en pleine expansion démographique, les bilans positifs cachaient des rythmes, des structures et des processus différents. On éviterait aussi de tirer de cette mesure d'une évolution économique des conclusions relevant d'un autre ordre, comme le courage, la hardiesse ou la réussite. On nuancerait également

¹ Serge Gagnon, «La nature et le rôle de l'historiographie. Postulats pour une sociologie de la connaissance historique», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 26,4 (mars 1973): 479-531; Marcel Fournier, «Le champ scientifique québécois: structure, fonctionnement et fonctions», *Sociologie et sociétés*, 8,1 (mai 1975): 119-132; Jacques Mathieu, dir., *Étude de la construction de la mémoire collective des Québécois au XXe siècle. Approches multidisciplinaires* (Québec, Cahiers du Célat, 1986). Voir en particulier les contributions de J. Létourneau, B. Koss et A. Sanfaçon.

² Jean-Pierre Wallot, «De l'indiscipline historique et de la régulation des passés au présent», *L'histoire vécue. Liberté*, 147 (juin 1983): 61.

les perceptions comme celles estimant que la subdivision des terres en petits lots démontrait un réel manque du sens de l'entreprise, ou, suivant en cela les récriminations des administrateurs, que la colonie coûtait cher à la Couronne, et enfin, que le commerce des fourrures nuisait aux autres aspects du développement économique. Comment ne pas constater, tout simplement, l'immense ajout à nos connaissances depuis la réalisation de cette thèse.

L'ouvrage de Lunn conserve pourtant une valeur indéniable, puisqu'il vaut la peine d'être consulté. On chercherait en vain ailleurs des données aussi globales, complètes et précises sur le peuplement au 18^e siècle, l'importance numérique et le sort des faux-saulniers, sur les statistiques de la production agricole, du commerce des fourrures ou de la contrebande. À bien des égards, cet ouvrage constitue encore un point de référence sur lequel il est possible de s'appuyer. La qualité du dépouillement, la rigueur de l'analyse et la recherche d'une explication logique en font un produit utile aux fins de compréhension et de mise en situation d'autres relevés. En somme, sans exclure l'éventail des sources et leur mise en série ordonnée ayant une portée explicative, le caractère durable de cette oeuvre tient aussi, en partie, à sa valeur de référence, qu'elle soit directe ou complémentaire.

D'un autre côté, tout comme les rééditions, cette recherche s'inscrit dans deux temps. L'absence de publication au moment de la réalisation accentue l'opposition entre ces deux temps et oblige à chercher une cohérence différente dans deux périodes de l'histoire au Québec.

Plusieurs explications pourraient être avancées au fait qu'une thèse d'une indéniable qualité, exploitée par la suite par des auteurs de renom, n'ait pas été publiée avant ce jour. On ignore quelle réception les milieux scientifiques lui ont réservée, ou plutôt la réaction des grandes figures de la discipline, puisque à cette époque le milieu est si petit. C'était deux ans avant la formation des instituts d'histoire à Laval et à Montréal, cinq ans avant la fondation de cette *Revue* par Lionel Groulx. Évidemment, cette histoire ne se laissait pas non plus porter par le vieux courant nationaliste de l'historiographie canadienne-française. À l'inverse, elle risquait de choquer le nationalisme canadien-anglais avivé par les controverses suscitées par la guerre. Il aurait pu paraître un peu impertinent de rappeler les origines différentes des parties constituantes du Canada et surtout de mettre en valeur le passé d'un groupe qui ne participait peut-être pas dans l'unanimité et avec l'ardeur souhaitée à la défense de la mère patrie anglaise. D'ailleurs, à l'exception de quelques universitaires, l'histoire de la Nouvelle-France restait méconnue, faisant figure d'une préhistoire plus ou moins étrangère. Les bouleversements engendrés par la guerre dans le monde de l'édition peuvent aussi expliquer l'absence de publication. Pendant cette période, quinze nou-

veaux éditeurs voient le jour, et 1942 est une des meilleures années³. La production est cependant tournée vers celle de revues et d'ouvrages européens que la guerre rendait difficilement accessibles. Au reste, la guerre réduit les facilités de diffusion et retient toute l'attention. Sur un plan davantage inspiré du contexte social, on pourrait y voir le résultat du fonctionnement de réseaux fermés; les uns refusant l'apport des Canadiens anglais à l'histoire des Canadiens français; des milieux intellectuels et universitaires insensibles à une contribution féminine; une institution, McGill, et une société mal insérées dans leur environnement francophone.

Au plan scientifique, l'ouvrage de Lunn s'inscrit dans une sorte de période de transition entre les grandes thèses nationalistes et les travaux axés sur les structures de la société. Par son objet, il s'éloigne des synthèses comme celles de E. Salone ou L. Groulx et annonce les recherches des Ouellet, Wallot et Paquet. Il rejoint les études spécialisées des Guy Frégault sur la période 1713-1744 ou sur l'intendant Bigot, G. Lanctôt sur l'administration, et par-dessus tout, J.-N. Fauteux dans son *Essai sur l'industrie au Canada sous le Régime français*. D'un autre côté, il n'a pas le caractère novateur, précurseur et provocateur des ouvrages de H. A. Innis, *Select Documents in Canadian Economic History* et de P.-E. Renaud, *Les origines économiques du Canada* publiés en 1929. Les deux ont d'ailleurs subi de sévères critiques, Renaud allant jusqu'à retirer ses exemplaires du marché pour les faire brûler. Les explications de Lunn, plus empiristes, fondées de plus près sur les sources, ont mieux résisté à l'usure du temps et n'ont pas suscité de telles réactions. Ces ouvrages, enrichis des problématiques braudeliennes, ont plus tard influencé les recherches sur les structures comme celles d'*Économie et société* de Jean Hamelin et d'autres par la suite.

Reste la question de la pertinence de la publication. La production actuelle ne paraît pas si pauvre, le personnel si réduit ou la demande si forte que la réédition de travaux anciens constitue la meilleure réponse aux attentes de la société. Il se publie en quantité des oeuvres de qualité dans ce domaine de la Nouvelle-France qui a cependant perdu un peu de sa popularité aux yeux des chercheurs⁴. Au surplus, souvent, les recherches récentes touchent des thèmes variés et abordent des questions qui ont une signification dans le présent. Il y a ainsi une différence notable dans la nature des recherches. A côté des études thématiques spécialisées, destinées aussi à des lecteurs spécialisés, il y aurait place pour des travaux de plus grande envergure, à l'intention d'un plus large

³ Jean-Pierre Chalifoux, *L'édition au Québec 1940-1950*. Mémoire de maîtrise, École de bibliothéconomie, Université de Montréal, 105 p.

⁴ Fernand Ouellet, «L'émergence dans le Canada du XXe siècle de l'histoire comme science sociale», *MSRC*, 4e série, 20 (1982): 35-81.

auditoire; une clientèle que l'ouvrage de Lunn tout comme les rééditions, par leur objet, peuvent possiblement rejoindre plus facilement. En effet, la recherche d'une pratique historique significative pour le présent, soit par son pouvoir d'évocation, soit par l'actualité des problèmes intellectuels transposés dans le passé, empêche de concevoir une production essentiellement descriptive qui soit bien reçue à la fois par les milieux savants et populaires. L'ouvrage de Lunn sera donc ainsi différemment apprécié et reçu. Aux yeux des chercheurs, il vaudra pour sa valeur documentaire sur certains sujets, tandis que l'envergure du sujet attirera une autre clientèle de lecteurs.

Peut-être les promoteurs de cette entreprise de traduction et de publication ont-ils ainsi voulu miser sur cette diversité d'usage et de clientèle. Personne n'oserait méconnaître les talents d'entrepreneurship de Cameron Nish, initiateur de ce projet. Il ne fait d'ailleurs pas de doute que l'action de ce réseau, fournisseur de moyens, explique pour une bonne part la conduite à terme de l'entreprise. Elle aura eu le mérite de rendre plus facilement accessible aux initiés et aux étudiants une recherche de qualité et de rappeler la diversité des conceptions de l'histoire. Après tout, ce n'est peut-être pas un mauvais investissement que de miser sur une contribution scientifique dont la valeur est encore reconnue pour ses qualités documentaires et l'honnêteté de sa démarche.